

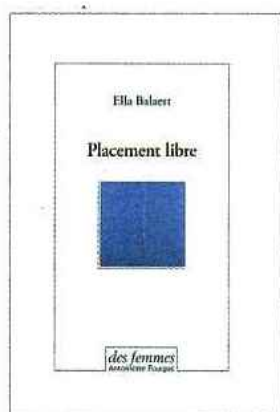


NOS COLLABORATEURS PUBLIENT

NOTRE PART DE LIBERTÉ

PAR SUSANA CHEGRANI

Quelle est notre place dans le monde et finalement notre part de liberté, notre capacité à changer cette place intériorisée et constitutive de notre être ? Le nouveau roman d'Ella Balaert, Placement libre, au titre si évocateur, aborde cette question fondamentale, la décline dans toutes ses composantes à travers deux jours de la vie d'une femme sans nom.



ELLA BALAERT
PLACEMENT LIBRE
Des *femmes-Antoinette Fouque*, 96 p., 13 €

Un évènement en apparence anodin, des places de théâtre en « placement libre », va envahir l'esprit et les actes de cette

femme. Nous assistons à sa conversation intérieure, qui va peu à peu mettre en question sa vie personnelle mais aussi celle de chacun d'entre nous. Le « tu » interpelle le lecteur mais surtout un « je » incapable de s'incarner, en quête d'identité et qui sera défini à la fin comme « *ce que tu décides de faire des autres en toi* ». Aucun artifice dans ce procédé qui devient ici l'essence même du questionnement de soi, de la place des autres en soi. Questions, injonctions fusent, non dénuées d'autodérision, intimant une réaction de l'être en proie à ses contradictions à partir du paradoxe déclencheur des mots « placement/libre ».

Car ce parcours se fait à partir des mots, dépliés sans fin, dans leurs contenus implicites et leurs applications réelles, parcours doublé d'un cheminement/déplacement concret jusqu'à l'errance, jusqu'au vertige. Marcher en comptant ses pas, les marches, les marronniers, les lampadaires, pour rester en vie. Car la vie quotidienne continue : manger, dormir, s'habiller, travailler, aimer son fils, son amant, échanger avec ses amies, ses collègues. Dans cette empoigne vigoureuse avec les mots et malgré l'apparente légèreté du discours, il y va de sa vie. Si les mots ne collent plus à notre réalité, s'ils font naître la peur, la vie se vide de sens jusqu'à la tentation du suicide.

La liberté n'existe pas, pris que nous sommes dans les carcans, les étiquettes, les rôles sociaux, la puissance des apparences, les inégalités en



tout genre, dès la naissance et sur toute la ligne de départ pour le placement/classement dans la société à travers un jeu social qui nous dépossède. Plus encore si, comme la narratrice, nous avons tendance à nous effacer nous-mêmes. Liberté conditionnée dans un « monde abattoir ». Nos quelques choix dérisoires nous pèsent. On voudrait trouver sa place et être libre ! Ainsi, elle oscille entre le rejet et le désir de la place « désignée », « destinée ». « Où suis-je ? », « où être ? » se substituent à « qui suis-je ? » pour répondre à la grande question « être ou ne pas être ? ». Ella Balaert interroge ainsi avec une grande justesse notre ancrage dans la société, dans le monde, dans l'humanité, à partir de notre quotidien.

Mais rien de théorique ici. Tout est viscéralement incarné. Le lecteur est embarqué dans cette tentative d'habiter le présent, de faire coller les mots aux choses, des mots simples qui glissent des uns aux autres et font défiler toute une vie, nous donnant accès à l'être le plus intime de cette femme. À travers sa pensée « palimpseste », les différentes couches alternent, se superposent, se brouillent, livrant toute l'épaisseur de l'être pris dans ses différents rôles/places assigné(e)s, atteintes de haute lutte, ses préoccupations du moment, aux prises avec le « placement libre » à venir : J-2, J-1, Jour J, compte à rebours qui structure le roman parmi d'autres décomptes et comptes à régler.

Mais, prenant place depuis le début dans cette pensée saturée, surgissent des moments involontaires d'évasion à travers l'imagination, comme un élan irrésistible de cette femme pour inventer les vies des êtres croisés dans la rue, le travail, le TGV, des noms lus dans des petites annonces et conservés, dans la perspective libératrice de revendre ses places de théâtre pourtant si désirées. Les autres sont là en nombre qui envahissent sa vie, sa pensée, comme autant de possibles, de doubles rassurants ou inquiétants, sur lesquels elle projette ses désirs et ses angoisses. Ces moments sont particulièrement jouissifs pour le lecteur. On rit avec complicité de cette rage imaginative qui la saisit sans cesse et vient remplacer ou prolonger l'autre rage déployée contre elle-même et le monde. On comprend avant elle que sa liberté est là, sa place peut-être, mais saura-t-elle le percevoir ?

Est-elle prête à entrer dans le théâtre, dans le « théâtre du monde » ? A-t-elle confiance/conscience de la place du monde en elle ? Car pour nous il est clair que les mots d'Ella Balaert sont à leur place et justes, pris dans une dynamique créatrice qui ne nous permet ni de les déplacer ni de les extraire. Dans leur fragilité, celle des « perdants », des « faibles », ils pèsent lourd contre la concurrence des « gagnants » et des « forts ». Elle n'est plus « sur un fil » près de tomber, d'être poussée, car sur le fil tortueux de l'écriture elle s'enracine. Ella Balaert depuis longtemps, son héroïne bientôt...

Susana Chegrani est professeure agrégée de lettres.